

Christophe Charles

Le « dire-vent » analytique : hissez haut pour l'aventure * !

Peut-être était-ce la deuxième ou la troisième rencontre avec celui qui, il ne le savait pas encore, allait devenir son analyste pendant de très nombreuses années. On en était aux premiers instants de la rencontre, entretiens préliminaires comme on dit. Il avait fait un rêve la veille du rendez-vous. C'était un rêve formidable, dont il n'était pas peu fier, car il lui semblait qu'il pouvait correspondre aux attentes de l'analyste et que ce rêve si explicite indiquait, à son avis, la direction à prendre pour la navigation à venir. Maître à bord de son discours, il était impatient de quitter le port pour partir à l'aventure et enfin apprendre à naviguer. Il attendait juste que l'analyste monte à bord.

Mais patatras ! il n'a fallu que quelques minutes pour qu'un lapsus le saisisse et le laisse sans voix, honteux par ce qui pouvait s'entendre dans ce qu'il venait de dire. Silence massif, l'angoisse surgit. Quelle déconvenue !

L'analyste n'a rien dit ou si peu ; il a juste dit sur un ton banal, voire anodin, de façon monocorde « Eh bien ça alors... » et puis il s'est levé, indiquant que la séance était terminée... Non seulement le bateau n'avait pas largué ses amarres, mais il semblait avoir coulé dans le port ! Qu'avait-il voulu dire dans sa barbe, avec : « Eh bien ça alors » ? Était-ce une interrogation ? Une surprise ? Une satisfaction ? Un ennui ?

Le lapsus avait surgi et pulvérisé la belle mécanique d'un discours bien huilé. Que faire de ce lapsus ? S'il avait fait ce lapsus ailleurs que dans un cabinet de psychanalyse, il aurait pu s'en sortir à moindres frais... Mais quelque chose avait surgi dans la réponse énigmatique de l'analyste qui le plongeait dans une intranquillité anxieuse.

* ↑ Texte présenté lors de la journée préparatoire aux Journées nationales de l'EPFCL « L'aventure psychanalytique et sa logique », à Aix-en-Provence, le 18 octobre 2025, organisée par le Pôle Provence-Corse.

« Mais que diable allait-il faire dans cette galère », répète à l'envi Géronte dans *Les Fourberies de Scapin*, où le comique de répétition, cher à Molière, provoque le rire du public, à partir du dévoilement sur la scène d'une partie de son fantasme et de sa division de sujet. Avec Molière, les choses sont dites et entendues comme il se doit et c'est cela qui fait rire le public. Lui seul Géronte ne sait pas qu'il est ridicule et qu'il est terriblement nu.

Le lapsus avait fait monter sur scène celui qui désormais ne pouvait plus jouer son rôle de la même façon au risque de devenir le Géronte de la farce. Si le lapsus en avait trop dit, la réponse de l'analyste n'en disait pas assez ! Aux dits énigmatiques du lapsus répondait quelque chose de tout à fait énigmatique, quelque chose d'à peine marmonné, même pas une phrase, rien d'explicite, qui le laissait soufflé sur place. Deux énigmes donc, qui plongeaient le sujet dans un questionnement agité.

Au-delà des dits du lapsus et de la réponse faite par l'analyste dans sa barbe, un vent nouveau avait soufflé, brutal et glacé, que le futur analysant ne pouvait méconnaître. Rien n'avait été vraiment dit de façon explicite, ça avait juste eu le mérite d'être dit. Lacan opère une radicale différence entre les dits de la communication, de la compréhension et du sens, et le dire qui les soutient, qui pousse à dire, noyau désirant de la parole qui n'a de fonction que du fait de dire.

Dans une analyse, « dire c'est autre chose que parler », précise Lacan en 1977 dans son séminaire *Le Moment de conclure*¹. Contrairement à Géronte qui ne sait ce qu'il dit et comment il le dit, ce qui est le ressort du comique de situation, ici à ce moment-là de la rencontre, rien de comique, ça ne rit pas, c'est du sérieux. C'est au contraire en montant sur scène qu'il cesse de faire le pitre de sa névrose, bas les masques !

Il a fallu du temps à l'analysant pour qu'il se fasse à son symptôme et qu'il entende dans la bavue du lapsus sa dimension comique. Il a fallu beaucoup de temps, celui d'une cure en plusieurs tranches, pour que le comique de répétition puisse être déconsidéré de sa valeur de jouissance et que l'analysant puisse en rire plus librement, enfin dégagé du « Que diable allait-il faire dans cette galère ! ».

Ce temps long de la cure, qui dégage le sujet de la tragi-comédie de sa répétition vers un rire plus léger, n'a pu être possible que parce que quelque chose a soufflé régulièrement sur les braises du symptôme non pas pour l'éteindre, mais au contraire pour en vivifier le brûlant du bois dont il se chauffait. Qu'est-ce qui soutient ce temps long de la cure ? Pourquoi, une

1. ↑ J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 15 novembre 1977.

fois soulagé des embarras de la névrose ordinaire, le sujet ne quitte-t-il pas l'embarcation analytique pour poursuivre sur la terre ferme son chemin ?

Lacan souligne dans l'« Ouverture à la section clinique² » à Vincennes, le 5 janvier 1977, que cette production des dits, ce n'importe quoi qui passe par la tête, ne vient pas de n'importe où. Je le cite : « Qu'est-ce que la clinique psychanalytique ? Ce n'est pas compliqué. Elle a une base – C'est ce qu'on dit dans une psychanalyse. » Il poursuit : « On se propose de dire n'importe quoi, mais pas de n'importe où – de ce que j'appellerai [...] le *dire-vent* analytique. » Lacan, on le sait, aime les jeux de mots et les néologismes, mais ce n'est pas anodin, et si cela peut prêter à sourire, c'est aussi pour faire entendre, par l'équivoque ou la dissonance, un ailleurs au bien entendu, une ouverture quant au sens toujours un peu bête.

Pourquoi parle-t-il de « *dire-vent* » pour interroger la clinique psychanalytique ? Y a-t-il un dire spécifique à la situation analytique ? Un dire qui ne pourrait se spécifier que sur le divan et qui dès lors, hors dispositif analytique, ne serait d'aucun effet car non interprété ? Tout comme le lapsus ne prend sa réelle dimension de formation de l'inconscient qu'une fois entendu par un analyste, peut-on considérer que ce serait uniquement sur un divan, dans cette unité de lieu et de temps, que le souffle du dire aurait sa véritable fonction d'énonciation ?

On y entend le vent qui souffle qui permet que ça vole. Le vent emporte avec lui les paroles de l'analysant au gré de ses associations libres. Mais d'où vient le vent ? Le vent pousse à la production des dits. Il pousse à ce que ce soit juste dit. L'accent est ainsi mis non plus sur ce qui est produit, mais sur le fait qu'il y ait une production. Lacan précise plus loin dans son article que ce qui permet qu'il y ait du vent, c'est le dispositif analytique, car du seul fait qu'il soit couché (sur un divan), l'homme est amené à faire « toutes sortes de déclarations³ ». Il poursuit : il « a l'illusion de dire quelque chose qui soit du dire, c'est-à-dire qui importe dans le réel⁴ ».

Cette illusion de dire pourrait faire penser qu'il suffit de venir bien régulièrement à chaque séance pour que la cure opère. Faire toutes sortes de déclarations pourrait donc suffire ! Cela arrive souvent au cours d'une cure. On vient juste pour dire et puis on repart... jusqu'à la prochaine séance. « Illusion de dire », dit Lacan. L'illusion est à entendre ici dans le registre de l'imaginaire.

2. ↑ J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?*, n° 9, Paris, Navarin, 1977, p. 7.

3. ↑ *Ibid.*

4. ↑ *Ibid.*

Le dire-vent pourrait alors s'écrire avec un « a » : un dire-vantard. « Faire des déclarations », cela va dans ce sens. Il peut y avoir du vantard dans la cure, côté analysant qui vient faire ses déclarations, et aussi parfois côté analyste qui pourrait se laisser embarquer en prétendant bien mener ses cures ou bien maîtriser son sujet. Cette vantardise évoque la jouissance du blabla, et alors il n'y a pas de limite au dire-vantard, si un acte, un dire de l'analyste ne vient y mettre un terme, ne vient couper dans la course éperdue au sens. L'illusion serait qu'il suffit juste de venir dire. C'est un dire adressé à l'analyste et qui, par essence, doit être interprété. S'il manque un dire de l'analyste qui coupe et recadre, le dire vantard de la cure est sans cap.

Pour que le dire-vent – avec un « e » – garde son efficace, il faut l'acte de l'analyste, sous-tendu par son désir d'analyste. Pas de cap sans un acte de l'analyste, dont Lacan nous dit qu'il n'y est pas en tant que sujet, acte preste qui fait mouche et ne se calcule pas, et dont l'efficace se mesure dans l'après-coup.

Je propose que le « Eh bien ça alors » de l'analyste a fait interprétation du seul fait qu'il était émis, alors même qu'il ne disait rien, et a permis de mettre en fonction le dire-vent plutôt qu'un dire-vantard. Il y a un rapport intime d'ajustement et de bonne tension entre le dire-vent de l'analysant et la bonne prise au vent orientée par le désir de l'analyste. La direction de la cure, qui est de la responsabilité de l'analyste, consistera à bien barrer le bateau afin que le vent du dire ne cesse de gonfler les voiles dans la bonne direction.

Mais comment considérer l'ensemble de toutes ces déclarations, de tous ces dits dans une analyse ? Lacan précise un peu plus loin dans le même article : « La clinique psychanalytique consiste dans le discernement de choses qui importent et qui sont massives dès qu'on en aura pris conscience⁵. » Pas tous les dits ne se valent, il s'agit d'opérer avec discernement. Dis/cerne/ment. Voilà un signifiant bien choisi pour bien faire entendre ce qui est mobilisé dans une cure. L'association libre chère à Freud pousse à la production de dits, sans discernement ni jugement d'aucune sorte.

Ici, Lacan propose qu'on opère, au sens chirurgical, une découpe dans l'ensemble des dits, un cerne autour des dits. Dit/cerne/ment. Le dire produit des dits à la volée et il s'agit d'en cerner le sens. Le dit tourne autour, il cerne, et ça ment sur le réel de ce qui est visé dans le dire. C'est du pur Lacan ! On est au cœur de ce qui est attendu dans une analyse.

5. ↑ *Ibid.*

L'opération de ce cernement du dit, c'est, me semble-t-il, le gain de savoir qu'on peut obtenir dans une cure en isolant certains signifiants maîtres du sujet, massifs dès que ce dernier en aura pris connaissance. C'est massif, car cela touche à la façon dont chaque sujet se débrouille avec le langage, comment cette aspiration à exister pour l'autre le pousse à dire et à demander, comment il est vivant du fait d'un dire. C'est massif, car non prédictible et non reproductible. Et ça fait masse pour le sujet au sens où il en est saisi. Discerner, c'est entendre la particularité propre à chacun de se débrouiller avec sa langue intime, avec ses mots, sa façon de mâchonner, de bredouiller la langue.

Quelques mois plus tard, en novembre 1977, dans la première leçon de son séminaire *Le Moment de conclure*⁶, alors que Lacan est à la fin de son enseignement, il reviendra sur ce qui se dit dans une analyse pour qualifier la psychanalyse d'une pratique de bavardage, ce qui de prime abord est plutôt trivial, voire méprisant et dévalorisant. Je le cite : « Aucun bavardage n'est sans risques. Déjà le mot "bavardage" implique quelque chose. » Le bavardage « met la parole au rang de *baver* ou de *postillonner*. Elle la réduit à la sorte d'*éclabouissement* qui en résulte ».

Pourquoi Lacan parle-t-il de bavardage ? Est-ce une façon de dévalorer ce qui se dit dans une analyse ? Peut-être y a-t-il une petite pointe à l'endroit des analystes pour en rabattre du côté de leurs élucubrations et de leurs prétentions à comprendre ? Mais probablement, ce que vise Lacan, si on se réfère à son enseignement, c'est cette dimension de bavardage dans le fait de parler, car prendre la parole, c'est toujours faire l'expérience de l'inadéquation des mots avec les choses. Ça bave et tombe toujours à côté.

Il faut cracher et postillonner pour exister au champ de l'Autre ! Ce dire d'existence est fait de postillons et de bave. C'est avec ça qu'on s'humanise. Donc ce « bavardage » dont parle Lacan, non seulement n'est pas une déconsidération de la pratique de la cure, mais au contraire est une façon de mettre l'accent sur ce qui est en jeu, dès lors qu'on s'adresse à un analyste. C'est une aspiration à exister, ça touche au pourquoi on parle de telle ou telle façon, de telle ou telle chose de la façon dont on est affecté, et ça renvoie à ce qui ne se dit pas dans la parole, qui reste en dessous, oublié, et qui se jouit dans la demande faite à l'autre.

C'est avec ça qu'on arrive chez un analyste, il faudra se coltiner séance après séance toute cette difficulté à tenter de dire le plus justement possible la vérité de son symptôme et de sa jouissance... Mission impossible.

6. ↑ J. Lacan, *Le Moment de conclure*, op. cit.

C'est à partir de cette dimension d'impossible que l'interprétation de l'analyste opère. Elle vise à dévoiler la dimension de jouissance contenue dans le symptôme, du fait qu'il pâtit du langage. Si l'interprétation peut faire mouche, elle vérifiera dans l'après-coup comment le sujet a pu mobiliser autrement cette jouissance au profit d'un désir inédit, témoignant qu'une cure analytique est une cure qui touche au métabolisme des jouissances au profit d'un allègement du côté de la vie.

Peut-être l'aventure pour un analysant est-elle dans cette possibilité, inouïe, d'entendre, par le frottement du vent de son dire dans la voile du désir de son analyste, quelque chose de cette expérience première, de cette mise au monde, de ce qui l'a rendu vivant ?